UNE

N° 11. 1er JUIN 1925 Cahier B

FOI et VIE

Directeur : PAUL DOUMERGUE, *85, Avenue d'Orléans, PARIS*

Library Use Only

N° 11. 1er JUIN 1925 Cahier B

FOI et VIE

Directeur : PAUL DOUMERGUE, *85, Avenue d'Orléans, PARIS*

Le Comte Hermann Keyserling

et l'École de Sagesse de Darmstadt (1)

(Suite et fin)

Alors que la reconstruction de Spengler consacre les conflits qui mènent à la guerre, l'idéal d'une synthèse entre Orient et Occident ou d'une humanité œcuménique, tel que le conçoit Keyserling, ne saurait nous conduire qu'à la paix. Si utopique qu'elle puisse encore paraître, l'espérance d'un Keyserling satisfait mieux l'esprit et stimule plus fortement les courages que l'acceptation d'une décadence fatale de toute civilisation. L'erreur capitale de Spengler, c'est de placer toutes les époques historiques sur le même plan ; de croire que les civilisations actuelles subiront fatalement le sort des précédentes ; de ne pas voir que, grâce aux liens nouveaux, de plus en plus solides et multiples, qui relient entre elles les diverses parties du monde terrestre, la civilisation humaine tend à constituer un tout dans lequel une partie ne saurait aisément se détacher de l'ensemble pour périr dans une sorte d'effroyable solitude. La comparaison perpétuelle qu'O. Spengler établit entre la Grèce apollinienne et l'Occident faustien n'a ni l'ampleur ni la sûreté du parallèle que Keyserling statue, en vertu de ses observations directes, entre Orient et Occident. Je ne vois rien de fécond ni de vivant dans les

(1) Voir *Foi et Vie* des 1er et 16 avril, 1er et 16 mai.

oppositions de Spengler et elles sont, en outre, scientifiquement contestables. Mais l'opposition que tout le *Journal de voyage* de Keyserling établit entre la sagesse méditative des grandes civilisations asiatiques et l'activisme occidental, si générale qu'elle soit encore, demeure infiniment suggestive et utile. Il me paraît qu'au lendemain de la guerre mondiale il est criminel, pour un Allemand comme Spengler, de défendre les thèses brutales et outrancières de *Prussianisme et Socialisme*. J'aime mieux le lyrisme tendre et les accents passionnés, les larges comparaisons et les vastes tableaux du *Journal de voyage*. Je ne m'étonne pas que Keyserling reproche à Spengler de n'avoir que le sens du fait ; de ne posséder de goût ni pour la métaphysique, ni pour la religion, c'est-à-dire pour les valeurs de la vie consciente ; de construire mathématiquement un monde effroyable où les hommes sont condamnés à se battre éternellement et les civilisations à périr sans se transmettre le flambeau de la vie, de la culture et de la science.

2. Je sais bien que Keyserling ne cache pas, malgré la vivacité de ses critiques, l'admiration qu'il professe pour Spengler, en qui il se plaît à voir un cerveau génial, un homme de l'avenir, un lutteur énergique, un vrai contemporain des capitaines d'industrie et des Césars économiques. Le César intellectuel, à côté des Césars économiques ! Ce n'est certes pas là le meilleur de la pensée de Keyserling. J'approuverais volontiers l'ensemble de sa doctrine s'il n'avait écrit *Economie et Sagesse*, défendu l'idée d'une mission toute particulière de l'Allemagne, grand modèle de vie sociale et de travail organisé, s'il n'avait surtout risqué l'apologie des Césars économiques du genre de Hugo Stinnes ! Ces pages me font l'effet d'une tare dans son œuvre. N'abusons pas du reproche de « pangermanisme ». Je sais que Keyserling y est très sensible. Mais nous voyons, depuis la fin de la guerre, se constituer en Allemagne une sorte de néo-pangermanisme qui consiste précisément à nous la représenter comme la République idéale du travail, comme la Démocratie parfaite. Pareilles affirmations devraient être absentes de la pensée et de l'œuvre de Keyserling. Je ne puis voir le lien entre cette outrecuidance et le

fond vivant, vraiment sympathique, de sa doctrine. Quant aux capitaines d'industrie, l'Allemagne sait maintenant, mieux que jamais, où ils peuvent la mener ! Sur ce point, je me permettrai de renvoyer Keyserling à l'admirable lettre qu'Heinrich Mann a publiée dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er août 1923, comme suite à un article de Jacques Rivière. Voilà un Allemand qui a l'exacte notion du tragique actuel, qui sait voir ce que devient une nation quand elle confie ses destinées à des Césars économiques ! Comme ce cri de détresse est plus humain, plus profond que les considérations de Keyserling !

« La loi s'est pliée à sa volonté, dit M. Mann, en parlant du capitaine d'industrie. La substance dont il a dépouillé le pays, il la place au dehors, en tire profit à sa guise. Pour s'assurer les chemins de fer du pays, il a promis à des étrangers puissants de les intéresser à leur exploitation. Il est allé jusqu'à proposer lui, homme privé, des livraisons auxquelles c'est la nation qui se trouvait engagée ; car, achetant tout, il souscrivait à tous les emprunts du monde, sauf à ceux de son pays. N'était-il pas un simple particulier, sans responsabilité, sans obligation, à la fois rien et tout dans l'Etat, monarque et spectateur qui n'a pas à payer sa place ?

» Et celui qui n'a pu rendre au maître des services monnayables s'est trouvé condamné ; qu'il périsse. Des avocats, des médecins se sont fait embaucher dans ses mines, n'ont pas supporté le travail et se sont suicidés. Les écrivains ont disparu, et les publications qui ne servaient pas les intérêts du possédant, qui n'étaient qu'au service de l'humanité, sont mortes. La science, la musique ont perdu leurs disciples.

» Bien entendu, tout cela n'est qu'une fiction. On n'a jamais vu cela. Surtout on ne l'a pas vu en Allemagne, où ce n'est pas un, mais plusieurs capitaines d'industrie qui règnent. D'ailleurs, si cela se produisait, nous y mettrions ordre, je crois pouvoir l'affirmer. Tout de même, c'est en Allemagne que ce danger est le plus pressant, c'est chez nous que le type de l'autocratie économique se dessine le plus nettement, se laisse le plus aisément pressentir et décrire... »

Comment, sur ce chapitre délicat, ne pas donner la préfé-

rence à H. Mann ? Keyserling ne risque-t-il pas de compromettre l'avenir de sa doctrine et de son enseignement par son apologie de l'Etat économique ? Je sais bien qu'il en aperçoit les dangers. Il déclare aux capitaines d'industrie qu'ils pourraient bien conduire son pays à une destinée pire que celle de la Russie. Mais, si l'on est pour le système, il faut en affronter toutes les conséquences. Et je crains fort que Keyserling n'y passe, lui, sa doctrine et son Ecole !

Cette réserve faite, donnons notre adhésion sympathique à la sagesse et à la pratique de Keyserling. Les influences qu'il a subies sont si multiples que nous nous garderions bien, après en avoir signalé quelques-unes au cours de cette étude, de vouloir déterminer patiemment l'apport des divers écrivains ou penseurs que Keyserling a lus ou fréquentés. La part du bergsonisme, du pragmatisme américain, de H.-S. Chamberlain et de Rathenau est aisément reconnaissable. Ce qui me paraît toutefois essentiel, c'est de bien marquer, une fois de plus, que le problème central de la pensée et de la vie de Keyserling est celui-là même du classicisme, de la psychologie allemande traditionnelle, et que les origines en remontent très directement à l'éducation esthétique de Gœthe et de Schiller, sans oublier d'ailleurs le romantisme. Très considérable est, en particulier, la part du bergsonisme dans la critique à laquelle Keyserling soumet le monisme intellectualiste et le matérialisme mécaniste qui lui paraissent dévorer la substance spirituelle de l'Occident. Ce qui n'empêche pas l'idéalisme de Keyserling d'être et de vouloir être très concret, très près du réel. Keyserling se plaît, dans le *Journal de voyage*, à établir des parallèles précis entre la mentalité des habitants et le climat ou la nature du sol qu'ils habitent. Car, pour lui, la vie spirituelle a pour base la vie matérielle. Liaison inéluctable, à laquelle on ne saurait passer outre.

3. L'importance de l'œuvre et de l'enseignement de Keyserling se trouve, sans aucun doute, dans l'ardent spiritualisme qu'il prêche. Non seulement Keyserling excelle à dégager la spiritualité particulière de chaque peuple ou de chaque continent, à montrer comment toute collectivité humaine règle ses relations avec l'absolu ; mais il fait encore du spiritua-

lisme, de la préoccupation même de ces relations le principe d'une activité à la fois intense et désintéressée. Il faut, à l'époque où nous vivons, lui en savoir gré. Apprendre aux Occidentaux mécanisés et extériorisés l'art de la concentration intérieure et de la méditation passionnée ; ouvrir un cloître modèle et moderne où leurs âmes peuvent se guérir et se renouveler, c'est leur rendre un insigne service. On fera donc crédit à Keyserling. On admirera sa foi confiante et son énergique optimisme. On le suivra dans ses efforts répétés pour restaurer, en Allemagne et en Europe, le sens de la vie intérieure et de la vraie culture morale.

Mais Keyserling parviendra-t-il à un résultat appréciable ? Est-il possible de mesurer son rayonnement actuel, l'influence qu'il exerce sur ses compatriotes ? Non certes. Il faut bien reconnaître que, dans sa personnalité même, dans l'analyse de ses états d'âme et de son évolution individuelle, dans son talent et dans le fonctionnement de l'Ecole de Darmstadt, il y a quelque chose de forcé. Les idées de Keyserling sont séduisantes. Mais je redouterais, à certains moments du moins, un séjour à l'Ecole de Darmstadt ! Peut-être suis-je retenu par un préjugé français, par le goût de la discrétion, par une certaine pudeur qui manque essentiellement à Keyserling, surtout quand il parle de lui-même et de son âme, avec une lourdeur qui ne va pas sans pédantisme. Ce défaut aliénera à Keyserling, très certainement, nombre de sympathies françaises. Et puis, l'art de la concentration s'apprend-il ? Toute réorganisation d'ordre psychique ne doit-elle pas s'accomplir dans une atmosphère de liberté parfaite ? N'y a-t-il pas quelque difficulté à se soumettre au Sage, comme le patient à son médecin ? On peut avoir, sur ce point, la terreur instinctive de la pédagogie. Mais il est, d'autre part, très admissible que de telles influences soient précieuses et fécondantes. Seule l'expérience personnelle de l'Ecole de Darmstadt pourra nous permettre une interprétation vraiment impartiale.

Et puis, la doctrine elle-même n'est pas exempte de défauts. Elle frise parfois un certain dilettantisme qui prive les conceptions de Keyserling de la vigueur nécessaire. Certaines pages du *Journal de voyage* sur la femme en Orient, sur le

rôle social des courtisanes, des bayadères ou des danseuses japonaises, sur l'amour et le mariage ne peuvent émaner que d'un célibataire pour qui ces problèmes délicats sont aisément résolus. Il est vrai que ces passages ont été corrigés par les écrits postérieurs de Keyserling, que sa doctrine s'est sur ce point épurée. Mais il ne semble pas que Keyserling ait vraiment abordé la question des sexes, en particulier celle de l'influence que la femme peut exercer sur l'homme. Il enseigne une sorte d'individualisme unilatéral qui a ses dangers. Quand on fait de la morale, comme les grands classiques allemands, l'art de vivre et de se perfectionner, on peut être conduit, comme Schiller, à admirer jusqu'au criminel de grand style qui est une manière d'artiste. Kerserling n'évite pas toujours cet excès. La lutte tragique entre l'homme et son destin, la valeur du don de soi, de l'abnégation et du sacrifice, autant de notions morales que Keyserling ne parvient pas, semble-t-il, à intégrer dans une doctrine et une pratique avant tout fondées sur un énergique optimisme et sur lesquelles passent les ombres de la vanité, de la préoccupation excessive de soi, et, pour tout dire, en un mot, de l'égoïsme.

Car il y a une immense difficulté à bien pratiquer l'idéal du perfectionnement personnel, à ne pas confondre perfection naturelle ou réalisation intégrale du moi avec le fameux « vivre sa vie », qui a entraîné tant d'âmes modernes hors des voies de la vie saine. N'est-ce pas excessif de considérer, comme il le fait, toutes les religions de ce seul point de vue, de les placer toutes sur le même plan, de ne voir en elles que des disciplines, l'art de la concentration intérieure et de la réalisation personnelle ? Les religions sont bien autre chose ! A suivre Keyserling, on ne verrait plus que leur utilité pragmatique, comme disent les Américains. En d'autres termes, Keyserling n'échappe pas à ce subjectivisme romantique un peu facile qui néglige l'impératif catégorique du devoir et du sacrifice. Le vrai tragique du christianisme est absent de son œuvre et la conception que Spengler se fait du Christ, de son histoire terrestre et du développement chrétien est autrement profonde que la sienne. Bref, la sagesse de Keyserling manque d'un certain « accent ». Elle ne saurait satisfaire

toutes les exigences morales et religieuses, convenir à toutes les circonstances, surtout à toutes les épreuves. Ce qu'on y découvre guère, en effet, c'est l'idée de la valeur de l'épreuve et de la douleur.

Elle est, en dernière analyse, un individualisme spiritualiste et esthétique, plein de charme et de séduction, et qui peut être utile à des Occidentaux d'aujourd'hui. Mais elle n'est pas autre chose. Keyserling réunira et formera, à Darmstadt, un ensemble respectable de personnalités aristocratiques et raffinées qui se perfectionneront certainement à son école. Les productions de plus en plus nombreuses qui gravitent autour du mouvement qu'il a créé ont bien ce caractère, malgré l'intérêt réel que présentent quelques-unes d'entre elles. Il faut pousser les individus à naître de nouveau, à déplacer leur centre de gravité, à monter de degré en degré dans l'ordre psychique. Mais la méditation et la concentration n'y peuvent suffire. La souffrance morale, le sentiment aigu du mal, la douleur de l'effort, la patience héroïque sont vertus qui nous perfectionnent mieux et plus rapidement que la méditation commode. D'anciens combattants ont le droit de rappeler à Keyserling cette vérité. L'héroïsme occidental, ce n'est pas seulement un activisme enthousiaste. Il va plus profond que cela. En d'autres termes, Keyserling n'est pas parvenu à intégrer dans sa philosophie et dans sa sagesse le meilleur de l'idéal chrétien. Je ne crois pas, soit dit sans aucune prévention d'ordre religieux, qu'une doctrine comme la sienne puisse remplacer une religion positive.

Son effort n'en mérite pas moins la plus grande attention. Défendre l'individu moderne contre l'effroyable mécanisation occidentale; enseigner à une jeunesse fatalement orientée par trop d'inventions matérielles vers une vie de grossier et vulgaire automatisme, l'art de la concentration et le goût de la vie intérieure, c'est faire œuvre pie.

*
* *

Pour finir, je ne souhaite à Keyserling que plus de modestie personnelle, surtout plus de clairvoyance en ce qui concerne les événements et les destinées de l'Allemagne contemporaine.

Dans un curieux article de presse, Keyserling saluait, il y a quelques mois, l'entrée des Français à Essen, comme le début d'une ère nouvelle pour l'Allemagne, comme la garantie d'une renaissance de l'âme allemande. C'était une illusion, à laquelle les événements ont, depuis ce temps, infligé un cruel démenti. Mais cette illusion met en évidence les faiblesses et les dangers d'une sagesse, qui, d'une part, sait approfondir les problèmes de la vie intérieure, et, d'autre part, juge avec trop peu de bon sens les événements du jour. Rappeler aux Allemands les valeurs de la vie intérieure et risquer, d'autre part, une apologie de l'Etat économique que leur préparent les magnats industriels, c'est tomber dans une contradiction tragique. Il serait logique que la doctrine de Keyserling donnât lieu à une lettre aussi admirable que celle d'H. Mann. Que le *Journal de voyage* et le livre sur *la Connaissance créatrice* aient pour corollaires certaines pages d'*Economie et Sagesse* et de l'*Essai sur la mission politique de l'Allemagne*, c'est là un paradoxe qui, dans l'opinion mondiale, pourrait coûter cher à Keyserling, à son Ecole, à l'avenir de toute son œuvre !

Edmond VERMEIL,
Professeur à l'Université de Strasbourg.

NOTES ET DOCUMENTS [1]

L'organisation internationale groupe actuellement 58 Etats, y compris l'Allemagne et l'Autriche. Voici quelques documents et renseignements sur son programme et son fonctionnement.

Le Préambule de la Partie XIII du Traité de Versailles indique en termes saisissants l'objet de la nouvelle institution :

« Attendu que la Société des Nations a pour but d'établir la paix universelle et qu'une telle paix ne peut être fondée que sur la base de la justice sociale ;

« Attendu qu'il existe des conditions de travail impliquant pour un grand nombre de personnes l'injustice, la misère et les privations, ce qui engendre un tel mécontentement que la paix et l'harmonie universelles sont mises en danger, et attendu qu'il est urgent d'améliorer ces conditions : par exemple, en ce qui concerne la réglementation des heures de travail, la fixation d'une durée maxima de la journée et de la semaine de travail, le recrutement de la main-d'œuvre, la lutte contre le chômage, la garantie d'un salaire assurant des conditions d'existence convenables, la protection des enfants, des adolescents et des femmes, les pensions de vieillesse et d'invalidité, la défense des intérêts des travailleurs occupés à l'étranger, l'affirmation du principe de la liberté d'association syndicale, l'organisation de l'enseignement professionnel et technique et autres mesures analogues ;

« Attendu que la non-adoption par une nation quelconque d'un régime de travail réellement humain fait obstacle aux efforts des autres nations désireuses d'améliorer le sort des travailleurs dans leurs propres pays »...

Article 427 de la Partie XIII du Traité de paix

Les Hautes Parties Contractantes reconnaissant que le bien-être physique, moral et intellectuel des travailleurs salariés

(1) Voir Cahier A, dans les pages de Service social, l'article de M. Thélin sur le *Bureau international du Travail.*

est d'une importance essentielle au point de vue international, ont établi, pour parvenir à ce but élevé, l'organisme permanent prévu à la Section I et associé à celui de la Société des Nations.

Elles reconnaissent que les différences de climat, de mœurs et d'usages, d'opportunité économique et de tradition industrielle rendent difficile à atteindre, d'une manière immédiate, l'uniformité absolue dans les conditions du travail. Mais, persuadées qu'elles sont que le travail ne doit pas être considéré simplement comme un article de commerce, elles pensent qu'il y a des méthodes et des principes pour la réglementation des conditions du travail que toutes les communautés industrielles devraient s'efforcer d'appliquer, autant que les circonstances spéciales dans lesquelles elles pourraient se trouver le permettraient.

Parmi ces méthodes et principes, les suivants paraissent aux Hautes Parties Contractantes être d'une importance particulière et urgente :

1. Le principe dirigeant ci-dessus énoncé que le travail ne doit pas être considéré simplement comme une marchandise ou un article de commerce.

2. Le droit d'association en vue de tous objets non contraires aux lois, aussi bien pour les salariés que pour les employeurs.

3. Le paiement aux travailleurs d'un salaire leur assurant un niveau de vie convenable, tel qu'on le comprend dans leur temps et dans leur pays.

4. L'adoption de la journée de huit heures ou de la semaine de quarante-huit heures comme but à atteindre partout où il n'a pas encore été obtenu.

5. L'adoption d'un repos hebdomadaire de vingt-quatre heures au minimum, qui devrait comprendre le dimanche toutes les fois que ce sera possible.

6. La suppression du travail des enfants et l'obligation d'apporter au travail des jeunes gens des deux sexes les limitations nécessaires pour leur permettre de continuer leur édution et d'assurer leur développement physique.

7. Le principe du salaire égal, sans distinction de sexe, pour un travail de valeur égale.

8. Les règles édictées dans chaque pays au sujet des conditions du travail devront assurer un traitement économique équitable à tous les travailleurs résidant légalement dans le pays.

9. Chaque Etat devra organiser un service d'inspection qui comprendra des femmes, afin d'assurer l'application des lois et règlements pour la protection des travailleurs.

Sans proclamer que ces principes et ces méthodes sont ou complets ou définitifs, les Hautes Parties Contractantes sont d'avis qu'ils sont propres à guider la politique de la Société des Nations et que, s'ils sont adoptés par les communautés industrielles qui sont membres de la Société des Nations, et s'ils sont maintenus intacts dans la pratique par un corps approprié d'inspecteurs, ils répandront des bienfaits permanents sur les salariés du monde. (Art. 427).

Le fonctionnement de cette Organisation est assuré par deux organes :

a) *La Conférence* annuelle, qui représente l'autorité souveraine de l'Organisation et où chaque pays Membre de l'Organisation envoie quatre représentants : deux délégués gouvernementaux, deux délégués désignés par les gouvernements, l'un d'accord avec les organisations les plus représentatives des employeurs, l'autre d'accord avec les organisations les plus représentatives des ouvriers ; à ces délégués, peuvent être adjoints, à titre consultatif et suivant les questions traitées, un certain nombre de conseillers techniques.

Il convient de signaler la liberté absolue de vote laissée à chaque délégué, qui permet une représentation exacte des intérêts en présence.

L'objet particulier des Conférences est d'élaborer des *projets de convention* ou des *recommandations*.

Les projets de convention votés par les Conférences doivent être soumis aux divers Parlements ou aux autorités compétentes, pour être transformés en lois nationales, dans un délai de douze à dix-huit mois. C'est l'unique obligation qu'impose

le Traité aux Etats. Les Parlements ou les autorités compétentes sont absolument libres d'accepter ou de rejeter les projets qu'on leur soumet ; aucune atteinte n'a été portée par le Traité à la souveraineté nationale.

Les projets de convention une fois votée par les Parlements, il reste aux gouvernements le soin de les ratifier ; ce n'est que lorsque cette ratification est enregistrée au Secrétariat de la Société des Nations que le projet de convention constitue un engagement international pour les Etats signataires et pour une période contractuelle, actuellement fixée à dix années dans les projets et renouvelable par tacite reconduction.

Les recommandations ont un caractère encore plus souple ; elles n'engagent les Etats Membres de l'Organisation à rien d'autre qu'à présenter à leur Parlement ou aux autorités compétentes des projets de loi ou des règlements ayant force de loi conformes aux dispositions contenues dans ces recommandations.

La Conférence peut, en outre, décider de s'occuper de toute tâche qu'elle pourrait juger conforme à l'esprit de la Partie XIII du Traité. C'est ainsi qu'elle a prescrit, à plusieurs reprises, au Bureau International du Travail de procéder à des enquêtes sur certaines conditions générales du travail.

b) *Le Bureau international du Travail* est le rouage permanent de l'Organisation.

Il est dirigé par un *Conseil d'administration* comprenant 24 membres. Ceux-ci sont désignés pour trois ans, 6 par les délégués ouvriers, 6 par les délégués patronaux de la Conférence et 12 par les gouvernements, à la condition pour ces derniers que soient représentés les huit Etats les plus importants au point de vue de leur organisation industrielle. Le Conseil d'administration se réunit tous les trois mois environ pour de courtes sessions. Il a pour principaux objets en dehors du contrôle du travail du Bureau, d'élaborer l'ordre du jour des Conférences annuelles et de veiller à l'application des décisions qui y sont prises.

BIBLIOGRAPHIE

Les Prophètes (1).

Le professeur Alexandre Westphal vient de couronner le cycle de ses travaux de traduction et d'interprétation des Saintes Ecritures par un important ouvrage de plus de 1.000 pages, en deux superbes volumes in-8°, intitulé : *Les Prophètes, leurs écrits, leur doctrine, leur action dans les pages de la Bible hébraïque.* Livre attrayant, qui captivera tous ceux qui s'intéressent aux origines religieuses, tous ceux qui cherchent, tous ceux qui instruisent la jeunesse ; livre qui sera pour eux comme une découverte de l'incomparable beauté de la littérature d'Israël.

Au seuil de l'ouvrage, cinq études remarquables, constituant une introduction générale sur « le peuple et le livre des Prophètes, le rayon révélateur dans la prédication des Prophètes, la nébuleuse prophétie dans les mystères de l'Orient, le mystère du Christ et la Bible de Jésus-Christ ».

Sous ce titre : *Les Prophètes,* M. Alexandre Westphal a réuni non seulement les plus belles pages des prophètes d'Israël, mais l'ensemble même de la Bible hébraïque, les trois parties de la Bible que lisait Jésus-Christ. Et sa traduction, débarrassée des chiffres de chapitres et de versets, déchargée des longueurs et des obscurités comme des crudités de style et des expressions vieillies, sa traduction est essentiellement nouvelle, et l'on en goûtera particulièrement la vivacité et la saveur, l'élégance et la pureté. Une introduction pour chaque livre de la Bible, très brève

(1) Alexandre Westphal, docteur en théologie : *les Prophètes, leurs écrits, leur doctrine, leur action dans les pages de la Bible hébraïque.* Traduction revisée avec introductions et notes, et une introduction générale sur la révélation biblique et les mystères de l'Orient. 2 vol. in-8°, de 1065 pages. — Paris, chez l'auteur, 102, boulevard Arago. Prix 45 francs.

et faite de réflexions, d'explications substantielles, courtes, ingénieuses, qui révèlent un sens extrêmement exercé et averti d'humaniste chrétien. Quand un texte est lu, médité, il laisse dans l'âme un son qui vibre, une note dominante. C'est cette note que M. Westphal a recueillie et fixée. Et tout son désir est qu'elle éveille à son tour un écho dans l'âme d'autrui.

Expliquer la Bible par la Bible, telle est la méthode utilisée dans *Les Prophètes*. Aucun appareil critique, et c'est tant mieux, à notre avis. L'auteur ne se propose ni un but scientifique ni un but littéraire. Le professeur Alexandre Westphal (nous n'avons pas oublié ses leçons de la Faculté de théologie de Montauban) a toujours reproché aux purs critiques d'avoir un souci assez mince des besoins réels de l'Eglise. Et il a toujours énergiquement dénoncé « le fétichisme grammatical qui tue le respect des vues d'ensemble et du témoignage spirituel ». Il entend que l'on soit « chrétien dans la manière d'envisager une littérature au cœur de laquelle on ne peut vraiment aller que si l'on a soi-même donné son cœur à Celui que Luther appelait le Maître des Ecritures ». (Voir la Préface de *Jéhovah, les Etapes de la Révélation dans l'histoire du peuple d'Israël.*) M. Westphal n'a en vue que des fins pratiques. Il ne se propose qu'un objectif religieux. Il veut simplement nous aider à découvrir les richesses de notre Bible. Comme il y réussit ! Je suis émerveillé de sa parfaite maîtrise de sourcier faisant couler les torrents spirituels et versant les eaux de cristal.

Les lectures bibliques d'Alexandre Westphal — *Les Prophètes, Jésus de Nazareth* et *Les Apôtres* ne sont pas autre chose — restent pour moi enveloppées d'une poésie pure et sacrée. J'entends, sous la musique du texte, tout un orchestral accompagnement d'aspirations et de vibrations d'âmes glorifiant la Source des eaux.

Raoul Gout.

Histoire du Socialisme en France, depuis la Révolution jusqu'a nos jours (1).

Si invraisemblable que cela paraisse, avant le livre de M. Paul Louis, nous manquions d'une histoire du socialisme au courant des événements capitaux qui, depuis la guerre, ont bouleversé les positions du problème social. Le rare mérite de M. P. Louis est de nous mener, dans son histoire, jusqu'en 1924. Toutefois, il ne néglige point les origines du socialisme, et consacre une centaine de pages à l'étude de la notion de propriété au XVIII[e] siècle, avec Rousseau, Linguet, Brissot de Warville, Mably, Quesnay. Le rôle des doctrines n'échappe pas à M. Louis ; il tient à en souligner l'importance. « Si l'on laissait de côté, écrit-il, toute cette dialectique pré-révolutionnaire, on ne commettrait pas seulement une injustice vis-à-vis de certains penseurs, mais encore on s'exposerait à mal comprendre la période qui commence avec la réunion des Etats Généraux. Si on se refusait à étudier les théories des économistes physiocrates ou autres on errerait à l'aveuglette à travers les années 1789-1793. Tout s'enchaîne dans l'histoire et ce serait faire œuvre arbitraire que de recueillir une doctrine déjà enveloppée, sans en rechercher les sources. » (p. 24). Partant de ce principe, M. Louis étudie avec précision et clarté la Révolution et la conspiration des égaux, les précurseurs : Saint-Simon, Fourier. Avec le soulèvement lyonnais de 1831, nous entrons dans la première période de la monarchie de juillet, presque exclusivement remplie par les échauffourées, les soulèvements et les conspirations. Dans la seconde période (1840-1848) vont s'élaborer et s'affirmer des doctrines. La valeur intellectuelle de cette époque se manifeste par des écrits comme ceux de Calvet, de Proudhon, de Louis Blanc, de Pecqueur. M. Louis étudie cette période en concentrant son attention autour de « *l'Organisation du Travail* », mot d'ordre de l'insurrection ouvrière de 1848, et que Louis Blanc a adopté comme maxime fondamentale, et l'*Union universelle des travailleurs* qu'évoque la fin du manifeste de Marx et d'Engels. Des journées de juin à la Commune, le mouvement social manque d'unité ; cette longue période aboutit à 1871, comme le mouvement social de la monarchie philippiste avait abouti à l'insurrection de juin. De 1871 à 1905,

(1) Paul Louis. Ed. Rivière, 1925.

nous assistons à la formation des partis et à l'unification ouvrière ; période d'abord marquée par un affaissement du prolétariat, suivie d'un réveil, les organisations corporatives se renforcent et se multiplient, l'esprit de révolte timide fait place à la pensée de révolution et de transformation intégrale. Des fractions socialistes s'organisent et entrent en lutte. Cette période s'arrête en 1914, au Congrès d'Amsterdam, qui recommande l'unité aux socialistes français. La doctrine fondamentale du marxisme tend à prévaloir universellement. La période qui s'étend de 1905 à 1914 peut s'appeler « de l'unification à la guerre mondiale ». L'unité socialiste subsiste intacte, en France, comme en Europe, c'est une période d'expansion presque continue pour le socialisme et le syndicalisme. La guerre mondiale fit subir une rude épreuve au socialisme. Jusque-là la résistance à l'impérialisme avait été le mot d'ordre, il semblait inconcevable que l'Internationale put être rompue par l'antagonisme des Etats capitalistes. L'ultimatum austro-hongrois bouleversa les problèmes. La période de la guerre est marquée par un brusque fléchissement des partis socialistes, fléchissement numérique et doctrinal, puis une reprise d'activité, avec la formation des minorités et l'encouragement de la révolution russe en 1917. Quant à la période d'après-guerre, qui va de l'armistice à 1924 (date à laquelle s'arrête cette histoire), elle est remplie par les déchirements du Parti, solidaires d'ailleurs de la crise mondiale du socialisme. Il n'est pas possible de donner, dans les cadres de cette notice, plus de détails sur la matière du livre de M. Louis. Il se lit comme un roman, à la fois d'aventures et d'idées. Les travaux antérieurs de M. Louis le désignaient tout particulièrement pour écrire cette histoire difficile et passionnante. M. Louis ne s'est pas proposé de donner un ouvrage d'érudition, la lecture de son livre est abordable par tous. A la fin de chacun de ses chapitres, le lecteur trouvera une bibliographie sobre, mais sûre, qui lui permettra, s'il en a le désir, de pousser plus loin ses recherches. L'ouvrage de M. Louis, bien présenté, bien écrit et bien documenté, doit être accueilli avec reconnaissance, parce qu'il sera lu avec fruit.

Paul ARBOUSSE-BASTIDE.

Le Gérant : J. BERNARD.

Alençon. — Imprimerie Corbière et Jugain.